



Maurice et Mahmoud

Flemming Jensen



Maurice et Mahmoud

Flemming Jensen

Traduit du danois par Andréas Saint Bonnet

Maurice est expert-comptable et doté d'un indécrottable humour danois. Mahmoud, son assistant, est un jeune Danois musulman un peu geek sur les bords, qui n'a jamais vraiment eu de femme dans sa vie. Le premier est cynique et désabusé, le deuxième idéaliste et romantique. Le premier habite chez le deuxième depuis que sa femme l'a mis dehors après 28 ans de mariage.

Autour de ces deux-là, gravitent des personnages pleins de panache : un imam boulimique, une mère poule inquiète de voir son fils encore célibataire à 32 ans, un pêcheur caractériel. Sans oublier la voisine du dessus, dont Mahmoud est éperdument amoureux. Quand celle-ci, à bout de nerfs, lui subtilise son réveil, il est le seul à s'en étonner. Un réveil si pratique, réglé sur la fréquence du muezzin et prévu pour s'enclencher cinq fois par jour sans jamais faillir à la règle...

Flemming Jensen est né en 1948 au Danemark. Amoureux du Groenland et fervent défenseur des Groenlandais, il a mijoté pendant vingt-cinq ans *imaqa*, son grand roman inuit (Gaïa 2000, Babel 2012). Connu pour ses one-man-shows et ses sketches radio ou télé, il use de ses talents d'humoriste dans *Le blues du braqueur de banque* (2012) et *Maurice et Mahmoud* (2013).

Maurice et Mahmoud

du même auteur
chez le même éditeur

*imaqa** (2002)

Le blues du braqueur de banque (2012)

* Aussi disponible en poche (Babel, 2012)

Ouvrage traduit avec l'aide du Danish Arts Council.

Flemming Jensen

Maurice et Mahmoud

traduit du danois par Andréas Saint Bonnet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Mogens og Mahmoud

Illustration de couverture :
© Emmanuel Pierrot / Agence Vu'

© 2012, Flemming Jensen & Lindhardt og Ringhof Forlag
© Gaïa Éditions, 2013, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-327-1

Ce récit est un conte humoristique.

Une babiole, si vous voulez.

Pourquoi le raconter, alors ?

Parce qu'au moment où c'est arrivé, ça ne semblait pas être de la bagatelle. Pas du tout !

Durant une certaine période de ma désormais longue vie, j'ai quotidiennement frayé avec des problématiques susceptibles de déclencher des guerres et de plonger les peuples dans la confusion. Le genre qui peut faire éclater une nation, faire jaillir la haine entre des gens qui autrement n'auraient pas eu de difficulté à s'entendre.

C'est pourquoi je ressens le besoin de transmettre ce petit récit, dénué de toute prétention critique, à propos d'incidents mineurs ayant tendance à prendre des proportions encombrantes. La plupart du temps, on peut calmer une telle crise avec un sourire en coin, pour peu que les problèmes acceptent de reprendre leur taille normale.

Et alors, vous vous demandez : « C'est tout ? »

Non, parce que ce n'est pas toujours aussi facile – bien sûr que non. Parfois, il faut inspirer une grande goulée d'air et se battre pour ce qui nous est cher. Sur une terre aussi mondialisée, on ne peut se permettre de perdre les pédales chaque fois qu'on croise une différence. Et certains sujets sont si sérieux et délicats qu'on ne devrait pas laisser des personnes dépourvues d'humour y toucher.

Les différences provoquent souvent des problèmes, c'est vrai. Mais elles sont aussi régulièrement à l'origine des badi-neries les plus savoureuses.

Vous trouvez que c'est un drôle de mot, « badinerie » ?

Probablement.

Mais c'est plus joli que « rébarbatif ».

à Vangede, au printemps 2012

Maurice Johansen

*You must remember this
A kiss is just a kiss,
A sigh is just a sigh.
The fundamental things apply
As time goes by.*

Chapitre 1

D'être réveillé dans un endroit inhabituel, dans des circonstances inhabituelles, par un bruit très, très inhabituel.

Je ne savais pas quelle heure il était. Mais il faisait nuit, et j'avais enfin réussi à m'endormir. Combien de temps j'avais dormi, aucune idée, et pendant un bon moment je ne sus même pas où j'étais.

Si, j'étais sur une sorte de canapé, un canapé un peu trop court. Ou alors c'était moi qui étais un peu trop long – il ne faut pas toujours rejeter la faute sur son environnement immédiat. Tiens, cette considération est le point majeur du récit que je m'appête à faire. Mais commençons donc par une exception : si j'avais été tiré de mon sommeil, *c'était* de la faute de mon environnement immédiat !

Très brutalement, en plus !

Ce vacarme infernal aurait réveillé un mort. J'avais déjà entendu ce son, quelque part. Lentement, je commençai à me rappeler. Je l'avais entendu dans des reportages sur le Moyen-Orient, où dans une grande tour au-dessus des mosquées se tient un vieil homme barbu qui hurle à tout le village de se tenir à carreau. Ou quelque chose dans ce genre.

Je dois avouer que, dans mon état de coma post-réveil, la première chose à laquelle je songeai fut les présélections pour l'Eurovision, après que l'origine des participants eut été étendue vers l'est. « Ils gagneront jamais », ai-je eu le temps de penser.

En fait, c'était un appel à la prière musulman. Et la source du bruit se trouvait à l'autre bout de la pièce sombre, clignotant avec véhémence en violet et orange.

Puis une porte s'ouvrit juste à côté du canapé, et j'entendis la voix de Mahmoud.

« Pardon ! J'aurais dû le prendre avec moi. Je n'y ai absolument pas pensé, désolé », chuchota-t-il, pour une obscure raison.

Il traversa la pièce d'un pas vif, vers l'horreur clignotante, et coupa le son. Aaaaaah... ça faisait du bien.

« C'était un réveil ? demandai-je, toujours sous le choc.

– Un cadeau de Maman », expliqua-t-il. Il avait sans doute acquiescé, mais comme je l'ai dit, il faisait noir. « Elle veut s'assurer que je n'oublie pas la prière du matin. »

J'eus le temps de penser que ça ne pouvait pas être le réveil d'une seule personne. Il avait dû être conçu pour réveiller tout un village.

J'étais maintenant tout à fait réveillé, et tout me revenait.

Depuis un certain temps, chaque nuit, j'avais dû dormir au bureau. J'étais en plein divorce, voyez-vous. Dans ce genre de situation, on fait des tas de choses bizarres. Pas parce qu'on a envie de se comporter bizarrement, mais juste parce qu'on n'a pas le choix. Et j'ai été obligé de quitter la maison que j'habitais depuis vingt-huit ans, car il est difficile de vivre avec une personne dont on est en train de se séparer. Nous avons beaucoup trop de sujets de conversation.

Quelle ironie, étant donné qu'avant cette histoire de divorce, c'était l'inverse.

Les enfants ayant tous les deux déménagé, j'aurais pu dormir dans l'une de leurs chambres. Mais ça, Cathrine était contre. Ma présence la rendait irritable, et elle affirmait qu'il n'était pas dans mon intérêt qu'elle soit irritable pendant la procédure de divorce.

J'avais donc rempli une valise et deux sacs plastique Carrefour, et commencé à dormir au bureau. Personne n'était au courant. Je disais simplement que j'arrivais tôt et travaillais tard le soir.

Il se trouve que de toute façon, c'est plus ou moins l'entreprise d'une seule personne. Mais j'ai toujours un assistant,

eu égard aux menues difficultés que je rencontre avec l'informatique et tout ça.

Mon assistant est un jeune homme de 32 ans, nommé Mahmoud Abusaada, et totalement dénué de la moindre expérience en comptabilité. Mais collez-lui un clavier entre les mains, et il commencera à jongler à toute vitesse avec fichiers, extractions Excel, Dropbox et tout le reste.

Il est, vous l'avez sans doute deviné, musulman, mais totalement danois et c'est un vrai petit geek. C'est ce que je pense, mais bon, dans ce domaine, je suis très impressionnable. Rien que savoir allumer et éteindre la bestiole...

Bref, Mahmoud a découvert que je dormais au bureau. Il m'a pris la main dans le sac. C'était tard le soir, il était chez lui plongé dans un polar arabe, quand il s'est rendu compte qu'il avait oublié de quitter un quelconque programme et qu'il y avait des risques qu'une âme malveillante s'infiltrerait dans les comptes clients.

Il s'était précipité à nos locaux du centre-ville par le premier train – c'est dire s'il a du mérite. Il était entré, avait fermé la porte puis remarqué qu'il y avait de la lumière dans mon bureau. Un instant plus tard, il se tenait face à son chef en pyjama. Une situation assez délicate à expliquer, surtout si aucune femme n'est présente.

Mahmoud eut donc droit à toute l'histoire, trouva que c'était triste pour moi, et insista tant et plus pour que je vienne dormir chez lui.

« Tu peux très bien dormir sur le canapé jusqu'à ce que tout s'arrange. »

Une proposition fort aimable, que je n'étais pas très enclin à refuser. Pour être honnête, je commençais à être un peu usé.

« Tu as une douche ? » demandai-je.

Bien sûr qu'il en avait une. Affaire conclue – j'en avais ma claque des toilettes de chat dans les W.-C. du personnel. Je fis ma valise, et Mahmoud saisit les sacs plastique.

« Tu peux les laisser, dis-je, c'est du linge sale. »

Il les prit quand même.

« Je peux donner ton linge à laver à Maman quand elle viendra chercher le mien, sans problème. »

Avais-je mal entendu ?

« Tu es un homme adulte, Mahmoud. Tu as 32 ans. Ta mère lave ton linge ?

– Évidemment. Comment veux-tu qu'il redevienne propre, sinon ? »

Et il passa la porte avec les deux sacs plastique. Je soupirai et le suivis avec ma valise.

Le trajet en train était plus long que je ne l'avais imaginé. Évidemment, Mahmoud habite dans la banlieue d'Avedøre. Au septième étage.

À notre arrivée, il proposa une tasse de café du soir, mais j'étais mort de fatigue et refusai poliment. Je sortis mon pyjama de la valise et me laissai tomber sur le canapé – celui qui est trop court.

Et voilà que je venais d'être tiré de mon sommeil par un réveil musulman visiblement convaincu que tout son entourage immédiat devait se prendre sérieusement en main.

Le son n'est pas facile à décrire, mais vous l'avez sans doute déjà entendu quand votre reporter préféré déboule à l'écran en direct du Yémen ou de Fallujah.

Mahmoud se rendit dans la salle de bains et laissa la porte ouverte. Il y avait maintenant assez de lumière pour que je puisse m'orienter.

« Tu n'allais pas faire ta prière ? demandai-je. C'est pas pour ça que le réveil a sonné ? »

Si, mais il devait se laver avant de prier. Ça va ensemble – peut-être que dans le cas contraire, la prière ne compte pas. Une idée sympathique. J'ai croisé quelques prêtres catholiques dans le sud de l'Italie qui pourraient en prendre de la graine.

C'est alors que je jetai un regard sur ma montre : 4 h 30.

« 4 h 30 ! éructai-je. Tu fais ça tous les matins ? »

Tous les matins, confirma-t-il. Alors pourquoi est-ce que c'était tout le temps lui qui était en retard au boulot ? Ça n'avait sans doute aucun lien avec la foi. Ça devait être purement génétique.

J'avais réussi à m'orienter jusqu'à un interrupteur et allumé la lumière. Mahmoud sortit de la salle de bains et saisit un petit tapis de prière enroulé sur une étagère.

« Je vais dans la chambre, pour ne pas déranger », dit-il en fermant la porte derrière lui.

Déranger ? Mais j'étais complètement réveillé maintenant !

Il repassa la tête par la porte.

« Ne réponds pas au téléphone si Maman appelle. »

Comment étais-je censé deviner que c'était sa mère ? Est-ce que le téléphone ferait le même bruit que le réveil ?

Il anticipa la question.

« Personne d'autre n'appelle à 4 h 30 du matin. Elle aime bien checker. »

Il retourna dans la chambre et referma la porte.

Je restai là à écouter. S'il s'était lancé dans sa prière, il avait adapté le volume, car je n'entendais pas grand-chose. Il y a une différence entre prier paisiblement sur un petit tapis dans une chambre à coucher et grimper en haut d'une tour en hurlant pour que tout le quartier sache ce qui se passe.

J'éteignis la lumière et retournai m'allonger sur le canapé. Si j'arrivais à calmer mon pouls, j'avais largement le temps de dormir quelques heures de plus. Pour autant que je le sache, les musulmans prient cinq fois par jour, et par conséquent, la prochaine fois que le réveil se mettrait en rogne, je serais installé dans mon bureau depuis longtemps.

Je fus soudain frappé par une idée : si Mahmoud devait prier cinq fois par jour, il ne pouvait pas éviter de le faire

durant ses heures de travail. Je ne l'avais jamais remarqué. Peut-être qu'il allait dans le local du photocopieur ? Est-ce que je le payais pour s'étaler par terre et prier ? Bon sang, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Il y a des tas d'employés de bureau qui sortent fumer vingt clopes par jour. Mahmoud ne fume pas, et je crois que c'est plus sain de prier.

Bon, évidemment, ça dépend de ce qu'on demande dans sa prière.

Soudain, le téléphone sonna. Quelque part dans l'obscurité. Je tirai la couverture sur ma tête et tentai d'ignorer la sonnerie, puisque j'avais promis de ne pas décrocher. Attendez... c'était *the Nokia tune*, et Mahmoud avait un iPhone...

C'était mon propre téléphone qui sonnait. À moitié dans les vapes, je me libérai péniblement de la couverture, roulai hors du canapé et commençai à chercher cette saleté de téléphone. Pourquoi la mère de Mahmoud m'appelait-elle *moi* ?

Ce n'était pas elle.

C'était Cathrine. Cathrine – en plein milieu de la nuit ! Qu'avait-elle donc en tête ?

Je m'effondrai sur le canapé.

« Qu'est-ce que tu veux ? soupirai-je dans le téléphone. Pourquoi tu appelles à 4 h 30 du matin ? Tu t'es convertie à l'islam ?... Quoi ? Tu as voulu divorcer, tu m'as jeté dehors, et ensuite tu appelles en plein milieu de la nuit pour me raconter que l'alarme anti-intrusion s'est déclenchée ! »

Si je raccrochais violemment tout de suite, elle rappellerait, tout simplement. De toute façon, on ne peut pas raccrocher violemment un téléphone portable, on peut juste appuyer très fort sur le bouton rouge. Ce qui est loin d'être aussi satisfaisant. Si je voulais avoir la paix, mieux valait se maîtriser et l'aider. Ça avait toujours été comme ça.

« Il y a un bouton pour la réinitialiser dans la buanderie, juste au-dessus de l'étagère à chaussures, soupirai-je,

ensuite tu appelles le central pour dire que c'était une fausse alerte... »

Ça ne lui suffisait pas. J'eus droit à tout le baratin : et s'il y avait vraiment quelqu'un, et si ceux qui étaient là étaient des cambrioleurs, et si...

« Stop, Cathrine ! Qu'est-ce que tu t'imagines ? Tu m'as mis à la porte, bon sang ! Ça fait plus d'une semaine ! Tu ne peux pas t'attendre parallèlement à ce que je rapplique dans la minute si... »

C'est alors qu'une deuxième bon Dieu de sonnerie se fit entendre ! L'engin était posé juste à côté de moi, et je le saisis immédiatement.

« Allô ? Oui ? Non, bordel !! »

C'était l'iPhone. L'iPhone de Mahmoud. Et il venait de me dire qu'il ne fallait pas que je décroche. Alors pourquoi est-ce que je venais de le faire ? C'était stupide, bien sûr, mais quelle présence d'esprit peut-on exiger d'une personne arrachée à son sommeil par un réveil musulman furieux à 4 h 30 du matin ?

« Excusez-moi ! bafouillai-je, vous êtes bien chez Mahmoud, mais ce n'est pas Mahmoud, c'est Maurice !... Pardon ? »

J'ai toujours eu du mal à comprendre les femmes quand elles hurlent. Le fait que ça soit dans une autre langue n'aide pas.

Ça grésillait aussi dans le Nokia, Cathrine s'impatientait.

« Une seconde ! grondai-je dans le téléphone, ça doit être sa mère ! »

Voilà que je me tenais avec un téléphone dans chaque main, et au bout de chacun des téléphones il y avait une femme en colère. Je n'avais aucune envie de parler ni avec l'une, ni avec l'autre, mais grâce à ma saleté de bonne éducation j'étais en train de parler aux deux à la fois.

« Bonjour, madame ! dis-je dans l'iPhone. Je m'appelle Maurice, je suis un invité... »

Peut-être que ça passerait mieux en anglais.

« *I am a guest...* » Pourquoi cette bonne femme ne s'avisait-elle pas d'apprendre le danois, si elle voulait appeler des gens en plein milieu de la nuit ?

Mais c'est vrai, c'était son fils qu'elle voulait appeler.

« *Just a moment, I'll get him for you...* »

J'étais sur le point d'ouvrir la porte de la chambre quand je me demandai s'il n'y avait pas une histoire comme quoi il ne fallait pas interrompre une personne en train de prier. Sinon, la prière n'est pas entendue, ou le Dieu concerné vire furax, ou on écope d'un lézard en prochaine réincarnation... je ne sais plus. Difficile de démêler toutes ces histoires de religion. Sa mère devrait attendre qu'il ait fini de prier.

« *Sorry, madam – no intermission – please wait !...* Mais enfin, il prie, je vous dis ! *He asks ! On a blanket ! Auf einem Teppich ! Sulla una...* »

Comment diable explique-t-on un truc pareil ? Elle aurait dû le savoir, justement !

Cathrine recommença à crépiter dans l'autre téléphone. Cette femme n'a jamais su comprendre quand c'était son tour ou pas.

« Tu ne pourrais pas me laisser tranquille, il est 4 h 30 du matin, Cathrine !... O.K., 4 h 37, soit ! »

Et voilà qu'elle commença à pleurer. Elle avait peur qu'il y ait quelqu'un dans la maison, et s'était retranchée dans un lieu sûr.

« Tu t'es enfermée toute seule dans la chambre ? Pourquoi tu fais ça seulement maintenant ? Ça aurait pu sauver notre mariage ! »

C'est une sacrée arme, les pleurs d'une femme. J'en deviens tout mou et me mets à agir irrationnellement. Je m'entendis demander si on ne pouvait pas simplement tout oublier. Je pourrais rentrer à la maison, et on essaierait de tout remettre en route.

Mais ce n'était pas du tout le sujet. Elle voulait juste que j'appelle le central de sécurité pour qu'ils envoient quelqu'un. De préférence avec un chien.

Je suffoquai un petit instant, et mon sentimentalisme fondit comme neige au soleil. Si elle pouvait m'appeler moi, elle pouvait bien appeler le central, bordel !

« Bonne nuit, Cathrine, grognai-je, avant de couper la communication. Nom de Dieu ! »

Je secouai la tête et m'assis sur un coussin marocain. Mahmoud devait en avoir bientôt terminé avec cette prière. J'avais bien besoin d'un remontant.

« Tu n'aurais pas de l'alcool ? » criai-je vers la porte.

Juste par-dessus l'iPhone !

Bon sang, je n'avais pas pensé à ça.

« *Sorry, madam ! Il n'a pas d'alcool !! No beer, no wine, no nothing du tout !* »

Alors, je vis Mahmoud. Il était de retour dans le salon et se tenait là, son tapis enroulé sous le bras et un air éberlué au visage.

« Ah, grâce au ciel ! Il arrive, madame ! *He is coming !* »

Je lui jetai le téléphone, et il posa le plat de sa main sur le micro.

« Je t'avais dit de ne pas décrocher ! siffla-t-il doucement.

– Oui, mais je l'ai pris quand même, parce que je venais de décrocher l'autre ! me défendis-je. Il est 4 h 30 ! »

Mahmoud prit alors une profonde inspiration et s'adressa à Maman.

J'ai quelque chose à dire. Et ce n'est pas dit de façon raciste ou dégradante. Je n'ai absolument rien contre les autres peuples, mais enfin, je trouve que les Arabes hurlent tout le temps. Comme si ça faisait partie de la langue.

J'ai remarqué un peu la même chose avec les Jutlandais. À la différence que pour eux, ça fonctionne à deux vitesses : soit ils crient très fort, soit ils chuchotent si bas et de façon si entendue qu'il faut pratiquement enfoncer l'oreille dans

leur bouche pour suivre. Le juste milieu, ce n'est pas leur truc. Je ne sais pas pourquoi.

Peut-être que c'est parce qu'ils doivent mener leurs dialogues dans des zones rurales étendues. Tout comme les Arabes qui doivent faire fonctionner la communication à travers leurs déserts immenses.

En plus, les Arabes ont cette particularité qu'ils ont toujours l'air très en colère, ou en pleine dispute. Une fois, j'ai demandé à Mahmoud s'il y avait une raison à cela. Il m'a répondu que c'était souvent dû au fait qu'ils étaient très en colère, ou en pleine dispute.

Pour autant que je puisse le deviner, Mahmoud était en train de se défendre, et parmi tous les mots incompréhensibles jaillissait de temps à autre le terme *alcool*. À chaque fois que cela se produisait, il me lançait un regard lourd de reproches.

Je ne sais pas si c'est moi, mais je trouve qu'il est difficile de s'endormir à côté d'un jeune Arabe en train de se disputer avec sa mère. Je me levai donc, me dirigeai vers la bouilloire, et commençai à chercher du café dans les placards.

Mahmoud fit une pause dans la discussion et agita la main pour m'en dissuader. Il préférait faire le café lui-même.

Puis il recommença à crier, et j'attendis.

C'était son appartement, j'étais un simple invité, j'avais juste été autorisé à dormir sur le canapé. Sa voix se faisait de plus en plus lasse, et il hochait la tête tout le temps en parlant. Maman devait être en train de prendre le dessus. Enfin, il reposa le téléphone.

« C'était Maman, soupira-t-il.

– Désolé d'avoir décroché...

– C'est exactement ce qu'il ne fallait surtout pas faire. Maintenant, elle croit que je suis gay ! »

Je lui proposai de rappeler. Je pourrais alors la rassurer en faisant des bruits de chameau.

C'était pas la meilleure blague du monde, je l'admets.

Ce n'était pas le but, de toute façon. Juste un trait d'humour, la routine. Pas spécialement drôle.

Il leva les yeux vers moi.

« J'en entends beaucoup, des comme ça, soupira-t-il, fatigué. Je ne sais pas quoi répondre. »

C'est précisément là que beaucoup d'étrangers font fausse route. Il n'y a justement rien de particulier à répondre. Ce n'est rien d'autre qu'une façon de parler, de l'humour typiquement danois ! Nous semons quelques sympathiques impertinences dans les conversations banales. Ce n'est pas une chose à laquelle on doit répondre ou contre laquelle s'offusquer, il suffit de continuer à parler. Nous n'avons aucune mauvaise intention.

« Bon ben, reprit Mahmoud sèchement, on retourne au lit ?
– Non merci, ça ne plairait pas à ta mère. »

Il me lança encore un regard las.

« Désolé ! »

Moi et ma grande gueule. Je venais de récidiver. Si je commençais à expliquer en quoi c'était supposé être drôle, ça allait devenir vraiment embarrassant. Ce n'était même pas une plaisanterie volontaire, plutôt une sorte de réflexe. Tout à fait fortuit. Assaisonnement de conversation.

« Fais donc ce café », dis-je. Là, il n'y avait rien à comprendre de travers. La plupart des étrangers préfèrent sans doute les messages clairs.

Quand j'y pense, c'était idiot de considérer Mahmoud comme un étranger. Il était né et avait grandi au Danemark, était allé à l'école au Danemark et parlait bien évidemment sans le moindre accent. Grammaticalement, il s'en sortait bien mieux que n'importe quel présentateur sportif.

Mais alors, bon sang, pourquoi avait-il tant de mal avec l'humour danois ? N'en ayant pas la moindre idée, je décidai de faire plus attention. C'était gentil de sa part de me permettre de dormir là.

Mahmoud avait commencé à remuer des tasses.

Il n'y avait pas de cuisine dans l'appartement. Le four, le plan de travail et le frigo se trouvaient dans un coin du salon. Très joli et pratique.

« Il faut que tu parles sérieusement à ta femme demain, pour que tu puisses rentrer à la maison.

– Je ne serais pas le bienvenu.

– C'est tout autant ta maison, non ? »

De toute évidence, il ne connaissait pas Cathrine. C'était de moi qu'elle voulait se séparer – pas de la maison. Il attendait que l'eau se mette à bouillir. Il s'assit sur l'autre coussin marocain.

« Les divorces, c'est vraiment pas une très bonne chose, commença-t-il. On peut pas simplement jeter... Combien de temps vous avez été mariés, déjà ?

– Vingt-huit ans. Va savoir pourquoi. »

Mahmoud plissa le front.

« On peut pas jeter vingt-huit ans de mariage à la poubelle. Le Prophète dit que le divorce...

– Combien de femmes il avait, ton Prophète ? » l'interrompis-je. Il m'arrive d'être vraiment bas du front, mais Mahmoud répondit aimablement.

« Treize. Mais il n'a jamais divorcé d'aucune d'entre elles ! »

Ah oui ! Dans ce cas, c'est normal qu'elles s'empilent.

« N'abandonne pas, Maurice ! » On aurait cru entendre un missionnaire. « Elle te demandera bientôt de rentrer à la maison, elle en aura marre de dormir toute seule. »

Aucune chance ! Ce genre de choses était terminé depuis des années. Premièrement, désormais, je préférais un petit casse-croûte nocturne. Deuxièmement, je ne crois pas que Cathrine m'ait jamais considéré comme un amant exceptionnel. Elle prétend que j'ai réussi un jour à lui procurer un anti-orgasme.

Cela, je ne le dis évidemment pas à Mahmoud. Ce n'était pas ses oignons. Histoire de faire diversion, je me levai et pointai du doigt l'eau en train de bouillir, et il alla s'occuper

du café. Pendant ce temps, je jetai un œil dans le frigo, à la recherche d'une brique de lait Arla.

« Tu n'as pas d'Arla ? »

Il secoua la tête.

« Je ne bois pas de lait.

– Interdit par le Prophète ?

– C'est juste que je n'aime pas le lait.

– Pourquoi vous criez tout le temps "Arla est grand", alors ? »

Mahmoud me lança un regard vide.

Pourquoi faut-il que je dise des trucs comme ça, aussi ? Je venais de décider de lever le pied, mais les habitudes ont la vie dure.

« Pardon ! lançai-je tout de suite. Voilà que je recommence. Je fais pas exprès, ça sort tout seul. Humour danois, tu sais, c'était pas méchant. Pardon ! »

O.K., ce n'est pas si grave que ça non plus ! Je devrais pouvoir m'habituer à ne plus faire de petites blagues en permanence, c'est simplement une façon de parler. Mais peut-être que ces gens si susceptibles pourraient aussi s'habituer à l'ignorer ! Au lieu d'en faire tout un plat chaque fois qu'ils comprennent quelque chose de travers.

« Facétieux, tentai-je. C'était juste censé être facétieux. En ce qui me concerne, tu peux dire tout ce que tu veux sur Dieu, Jésus, ou la Vierge Marie, toute la bande.

– Parce que tu les prends pas au sérieux toi-même, oui ! Mais si je commence à faire des blagues sur ta famille, hein ? Ce divorce, ils en disent quoi, tes enfants ? »

Pour être honnête, je crois qu'ils disent félicitations. Mais je n'ai rien dit. Au cas où, ça aurait pu être drôle – on ne sait jamais.

À ce stade-là, je regrettai un peu d'avoir accepté l'invitation – le bureau faisait l'affaire. Mahmoud n'en démordait pas, il ne pouvait pas accepter que je ne sois pas profondément accablé par ce divorce.

« Vraiment, tu n'es pas tendre avec ta femme, commençait-il.

– Vingt-huit ans, c'est une très longue période quand il s'agit de taire ce qu'on pense. Tu vois, il se pourrait que j'aie stocké pas mal de choses à dire pour le moment où ça n'aurait plus d'importance.

– Tu n'as vraiment rien de positif à dire sur elle ?

– Si, acquiesçai-je. Elle n'est pas là.

– C'est triste, dit-il, visiblement accablé. Regarde-moi, trente-deux ans et je n'ai pas de copine. Ça me déprime.

– Que dit ta mère ? Ça la chagrine aussi ?

– Elle est furieuse, soupira-t-il. Si j'avais la chance d'être marié, je le resterais toute ma vie. »

Il versa le café et poussa une tasse vers moi.

Je n'arrivais pas à lui faire comprendre que c'était essentiellement un problème d'argent. Cathrine voulait tout garder. Enfin, tout sauf moi.

Et ce petit problème de finances était bien plus conséquent qu'on pourrait le croire. En gros, tous nos biens appartenaient à l'entreprise. C'est une astuce fiscale. Je n'appellerais pas ça carrément une combine, mais *il y a* des avantages.

Et l'entreprise était au nom de Cathrine. Ça aussi, c'est une astuce fiscale, et là, on peut peut-être envisager d'appeler ça une combine. C'était très malin, en tout cas. Très malin jusqu'à maintenant, où toutes mes bonnes idées me revenaient en pleine tronche, comme un boomerang. Je m'étais moi-même arrangé pour que tout lui appartienne !

Même l'avocat de l'entreprise ! Quand je lui ai demandé de sauver les meubles quant à cette histoire de divorce, il a haussé les épaules, l'air vaguement désolé. Il ne pouvait pas représenter les deux parties, avait-il répondu. Et il était l'avocat de l'entreprise, pas le mien.

Le type n'avait, à ma connaissance, pas échangé deux mots avec Cathrine en plus de quinze ans ! Le fait que tout lui appartienne n'est que pure façade.

L'avocat n'y pouvait rien. La villa, le bureau et la voiture, ça n'était pas pure façade. Et le compte en banque non plus. Voilà la réalité.

Comment suis-je censé trouver un autre avocat, quand mon compte en banque appartient à quelqu'un d'autre ? Les avocats sont très tatillons sur ce genre de détails.

Je bus une gorgée de café. C'était... une expérience. J'ai dû afficher la tête d'un personnage de cartoon qui vient de prendre une enclume sur le pied. C'était la première fois que je goûtais le café de Mahmoud et, loin de moi l'idée de remettre en cause ce qui est sans doute le résultat d'une expertise plusieurs fois centenaire en préparation de café de tradition arabe... Mais je trouve quand même qu'ils devraient sérieusement envisager d'ajouter de l'eau.

Ce que je décidai de faire. Sur-le-champ.

Je me levai pour faire chauffer un peu d'eau. Quand j'allumai la bouilloire, l'enfer se déchaîna de nouveau.

La bouilloire partageait une double-prise avec le réveil de Mahmoud, et je n'étais en aucun cas préparé à la rediffusion. La machine infernale se mit à clignoter, je suis plus ou moins persuadé qu'elle sautillait sur place aussi, le tout rythmé par le type en haut de sa tour en train de réveiller tout le village par ses hurlements.

Mahmoud se précipita pour éteindre.

« Pardon », dit-il. Il n'y avait pas vraiment de raison. C'était moi qui avais appuyé sur l'interrupteur. Je me laissai aller contre la table et tentai de reprendre le contrôle de ma respiration.

Puis je posai la tasse de café – projet abandonné – et sortis ma trousse de toilette et des vêtements propres de la valise.

Je voulais voir ce que cette douche avait dans le ventre. Mahmoud me suivit dans la salle de bains.

« Voilà, il y a des serviettes empilées sur la machine à laver », dit-il.

C'était exact. Une jolie pile de serviettes, soigneusement

pliées et entourées d'adorables rubans rouges. Avec un nœud.

« C'est ta mère qui entoure chaque serviette d'un ruban rouge ? » Il fallait que je sache.

Mahmoud hocha la tête. C'était pour différencier à coup sûr celles qui avaient été utilisées des autres.

Pratique, admettons-le.

Il s'installa dos à la porte et continua de converser.

« Tu es sûr que tu en as bien discuté avec ta femme ? »

Je le fixai. Ce qu'il proposait était totalement hors de question. Habituellement, je préfère être seul quand je me lave, mais il semblait programmé pour me faire entendre raison, d'une façon ou d'une autre. Je commençai à débou-tonner le haut de mon pyjama – jusqu'où faudrait-il aller pour se faire comprendre ?

« Les époux se doivent de communiquer, reprit-il, d'autant plus s'il y a un malaise dans le couple. »

Malaise ! En route pour le Guinness, catégorie euphémisme. Je toussotai de façon démonstrative, mais il ne manifestait toujours pas la moindre intention de quitter la pièce.

« Tu veux peut-être te laver en premier ? demandai-je.

– Non, pourquoi ? répondit-il d'un air surpris.

– Quand je vais mettre en marche la douche, ça va t'éclabousser, vu qu'il n'y a pas de rideau.

– C'est pas grave, dit-il avec un sourire avenant, je peux aussi sortir et fermer la porte. »

En voilà une bonne idée ! Il pouvait faire ça, oui, bien vu.

« On peut quand même continuer à parler, reprit-il, je vais juste parler plus fort.

– On peut aussi faire une petite pause », proposai-je.

Il eut l'air légèrement déçu quand je refermai la porte derrière lui.

Enfin, le calme. Je jetai un regard circulaire dans la petite salle de bains. C'était la première fois que je me trouvais dans une salle d'eau musulmane, et de là, je pouvais

témoigner que ça ressemble en tous points aux salles d'eau de n'importe quelle autre confession. En dehors des rubans rouges sur les serviettes.

Il y avait un déodorant d'une marque qui m'était inconnue. Je ne pouvais pas lire l'étiquette, c'était écrit avec ces caractères alambiqués. Kebab Special, que sais-je encore ? Roll-on Toutânkhamon, peut-être.

Je dévissai le bouchon et reniflai. L'odeur était aussi violente que celle de n'importe quel autre déodorant. Qui sait s'il ne fallait pas se convertir pour l'utiliser ?

Peut-être que je devrais demander à l'emprunter ? Les épiciers du coin arrêteraient peut-être de vouloir m'entuber.

J'abandonnai l'idée. À 13 h, j'avais rendez-vous avec un client de la filière viande. Il n'allait sans doute pas apprécier l'odeur.

Je pris enfin ma douche. Merveilleux !

Quand je sortis de la salle de bains, Mahmoud avait fait un peu de rangement. Le canapé était redevenu un canapé, et plus un couchage improvisé.

Il avait refait du café, déjà versé dans les tasses, et tenait dans sa main la pochette d'un vieux vinyle.

« C'est Nat King Cole ! » annonça-t-il fièrement.

Là, j'étais scié. Un vinyle !

« Cela fait des lustres que je n'ai pas écouté un vinyle », répondis-je sans pouvoir réprimer un sourire. C'était une bonne surprise.

« Tu n'as peut-être pas écouté de musique durant ces vingt-huit dernières années ? demanda-t-il.

– De la musique chez nous ? »

Ça ne me disait rien, il me semblait que non. Ça aurait sans doute paru déplacé.

« Je les collectionne, expliqua-t-il. C'est mon hobby. J'ai un faible pour cette époque – l'ère des vinyles. Le temps où un pick-up n'était pas juste un utilitaire. »

Je m'en souvenais, bien entendu. D'ailleurs, j'en avais eu

pas mal étant jeune, mais je ne les avais pas gardés. Avec quoi les aurais-je écoutés aujourd'hui ?

« J'en ai des tas », dit-il fièrement.

Et c'était vrai. La veille au soir, j'étais entré dans l'appartement et m'étais écroulé sur le canapé sans vraiment regarder autour de moi, mais maintenant je les voyais. Il y avait des étagères partout, du sol au plafond, remplies de vinyles. Il devait y en avoir pour une fortune. Je ne sais pas si les vinyles se sont maintenant affranchis de la situation de pure marchandise, s'ils sont devenus assez rares pour avoir une réelle valeur. C'est un peu comme les timbres. Sauf que les disques prennent plus de place.

« Le son est tout à fait différent, par rapport au digital. Il est plus rond, écoute ! »

Il s'empressa de placer un autre disque sur la platine, pas celui de Nat King Cole.

« Celui-ci est rare ! Tu le connais, et en même temps tu ne le connais pas tout à fait ! »

Il cacha la pochette derrière son dos. Il fallait que je devine. Et ça n'était pas très dur.

*You must remember this
A kiss is just a kiss,
A sigh is just a sigh.
The fundamental things apply
As times goes by.*

« Qui ne connaît pas ? demandai-je.

– Oui, mais qui chante ? » Il s'agitait sur place avec un grand sourire, la pochette toujours cachée.

Je le savais. Tout le monde a chanté cette chanson de Frank Sinatra, jusqu'à notre idole nationale, Michael Carøe. Mais cette version était signée par l'archi-vieux chanteur américain Jimmy Durante qui, à ma connaissance, devait déjà être plus âgé que sa mère le jour où elle l'a mis au

monde. Il se frayait un chemin à travers la chanson avec une voix terriblement rauque et dure, mais pas sans un certain charme. Cependant, quand Mahmoud me redemanda qui chantait, j'étais tenté de répondre : personne.

Je m'en abstins, il était tellement fier de cet album. Et il fut surpris quand je répondis juste.

Nous restâmes un moment à écouter la musique sans un mot. Une petite perte de temps, me semblait-il.

« Excuse-moi, Mahmoud, dis-je enfin, quand ma patience frôla ses limites. Je ne suis pas vraiment d'humeur à ça, on est en plein milieu de la nuit et...

– Pardon ! coupa-t-il en se précipitant pour enlever le disque. Je n'y avais pas pensé, il doit dater de l'époque où tu as rencontré ta femme, vous avez peut-être dansé en l'écoutant...

– Ce n'était pas exactement ce que je...

– C'était très indélicat de ma part, bien entendu, les sentiments sont tout à fait...

– C'est le même café que tout à l'heure ? » demandai-je. J'étais prêt à m'accrocher à n'importe quel autre sujet.

Il hocha la tête fièrement.

« Alors il vaut sans doute mieux que je le dilue un peu. Tu as un verre doseur ? »

Je me levai et allai faire chauffer un peu d'eau.

Et je refis la même erreur !

Bon sang !

J'avais oublié que le réveil fou furieux partageait son interrupteur avec la bouilloire.

Je fis un tel bond que Mahmoud ne put s'empêcher de rire. Et quand je le vis, hilare, je me mis à rire aussi.

Ce fut comme un abcès qui se perce, et nous étions là à rire d'une façon libératrice, tous les deux. Jusqu'à ce que Mahmoud se décide à arrêter le vacarme.

« Tu ne pourrais pas les brancher à des endroits différents ? » dis-je en me laissant tomber dans le canapé. Bien

sûr, qu'il pouvait. Ça n'avait simplement jamais posé de problème jusqu'à maintenant.

Un fou rire est toujours un bon point de départ pour une discussion sérieuse, et Mahmoud saisit la chance au vol en s'asseyant à côté de moi sur le canapé.

« Vous avez essayé de repenser à l'époque où vous vous êtes rencontrés ? demanda-t-il d'un ton pénétrant. Vous concentrer sur toutes les bonnes choses que vous avez vécues ensemble ? »

Ce fut comme si on avait éteint d'un coup toute la bonne humeur qui commençait à s'installer en moi. Ne pouvait-il pas comprendre que je n'avais pas envie d'en parler ? Je regrette souvent d'être trop poli pour regarder de temps à autre les gens droit dans les yeux en disant quelque chose du genre : « Tu peux pas fermer ta gueule ? »

C'est pourquoi rien n'empêcha Mahmoud de continuer.

« Et si vous essayiez de remonter le temps ? s'enthousiasmait-il. Aller quelque part, juste tous les deux, une île tropicale par exemple, pendant une quinzaine. Deux semaines comme ça, ça pourrait être génial !

– Pendant un temps, oui, répondis-je en lui lançant un regard noir. Mais un divorce, c'est quelque chose dont on peut se réjouir à vie ! »

Mahmoud avait l'air perdu.

Ça ne lui faisait pas de mal, voilà ce que je me disais. Pourquoi les gens veulent-ils toujours sauver les autres ? Quand on est malade, il y a toujours quelqu'un pour vous dresser une liste de commissions pour la pharmacie, ou connaître le meilleur chiropracteur au monde, ou vous imposer le numéro de téléphone d'un acuponcteur indonésien voyant extralucide. Quand il s'agit de soucis économiques, ça ne rate pas, on vous conseille un jongleur fiscal hors pair. Les véritables crétins donnent même parfois *mon* numéro !

Et si on veut divorcer, ça ne manque pas de gens qui cherchent à nous convaincre qu'en fait, on ne veut *pas* divorcer.

Ça me fatigue !

La situation en général commençait à me fatiguer. Mahmoud était certes plein de bonnes intentions, mais j'en avais ma claque de subir des réveils qui hurlaient, des sonneries de téléphones suivies de femmes qui hurlaient tout autant, mon assistant en caleçon qui, d'un coup, se mettait à hurler aussi, et quand on décidait de se faire du café pour faire passer tout ça, on appuyait au mauvais endroit. Et la saloperie de réveil se remettait en marche, à toute berzingue.

À cet instant, on sonna à la porte, et quelqu'un se mit à cogner du poing.

En hurlant.

Je ne pourrai jamais habiter à Avedøre.

